

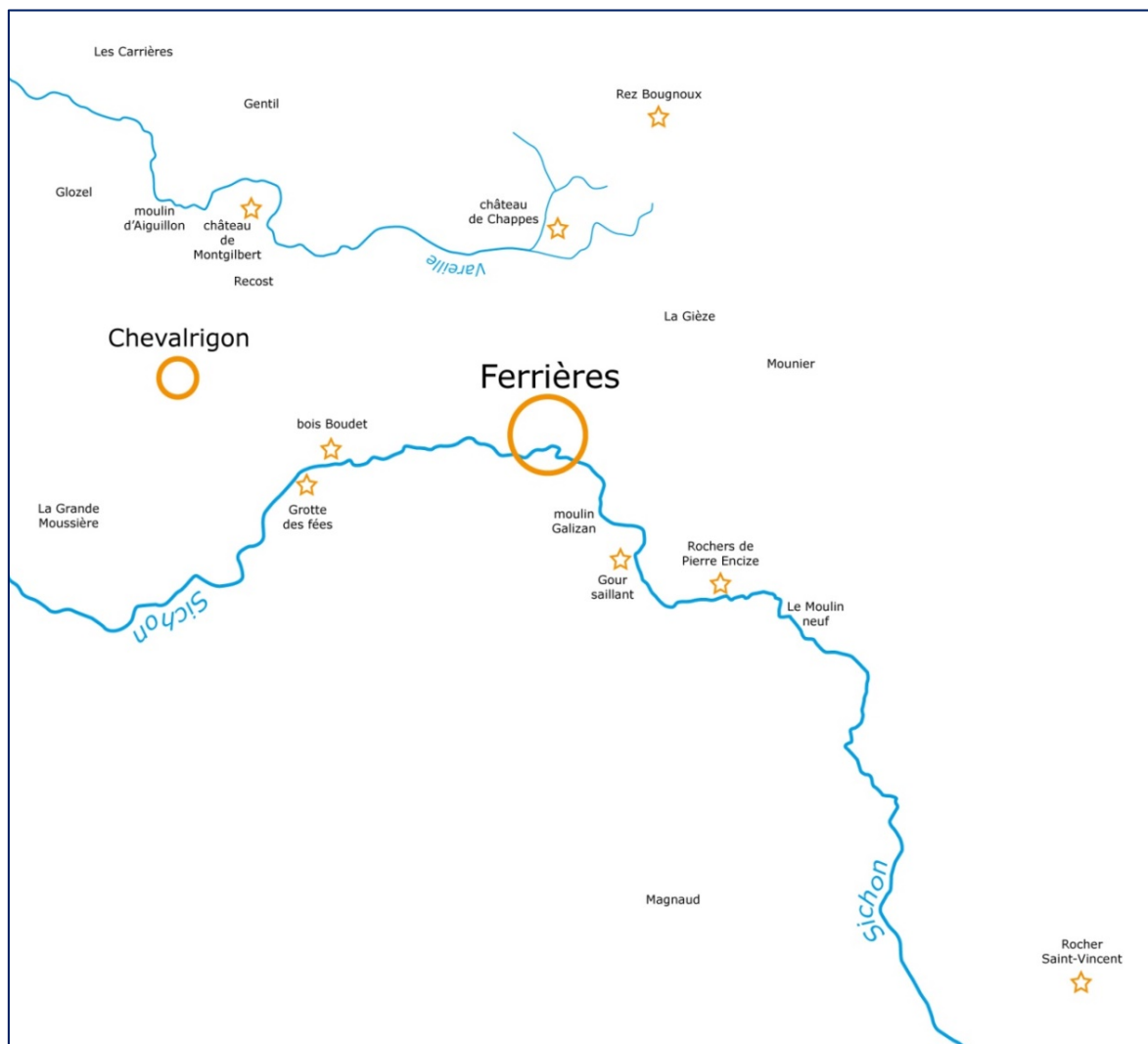
# Légendaire de Ferrières

## 1

### Le Sichon en amont du bourg

© L'aurisse 2020

#### LIEUX CONCERNES



Bois noirs 14 20    Le Breuil 14    Châtel-Montagne 12 13 18    Chevalrignon 18    Col du Beaulouis 6    Cusset 5 6 7 18    Gentil 13    La Gièze 11    Gour saillant 3 4 5 9 11    Griffier 12 13 14 16 27    Grotte des fées 5 10 22    Isserpent 12 13 14 15    Montgilbert 13 18    Montoncel 18    Moulin Galizan 18    Le Moulin neuf 11    Mounier 11 12 13    Pierre Encise 3 4 5 6 7 8 11    Pyramont 12 14 16 17 18 19 21 22 27    Rocher Saint-Vincent 3 4 5 6 8 12 13 16 18 20 21 22 24 27 28    Sichon 3 4 5 6 7 8 18 20    Les Terres rouges 12 13 15

## LEGENDES

LES FEES VENGERESSES	3
LES FEES TUTELAIRES	10
L'HOMME NOIR DE PIERRE ENCISE	11
LE COMBAT D'ISSERPENT	12
LE TRESOR DU SAINT-VINCENT : LE PACTE INFERNAL	16
LE TRESOR DU SAINT-VINCENT : LA GUEUSE PERDUE	18
LE TRESOR DU SAINT-VINCENT : FORTUNE D'UNE MERE	22
MIGRATIONS D'UNE ICONE	27

## SOURCES

Dans *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires*, nous avons eu à solliciter plusieurs fois le légendaire de Ferrières et Chevalrignon<sup>1</sup>. Nous avons pour cela procédé à un recensement du légendaire local, en recourant aux récits les plus anciennement publiés, et avons ainsi inventorié une trentaine de légendes.

Nos principales sources ont été :

- **Batissier 1836** : Louis Batissier, *Guide pittoresque du voyageur en Bourbonnais*, publié dans les éditions de 1836 et 1837 de l'*Annuaire de l'Allier*. C'est la plus ancienne publication de légendes locales que nous ayons pu retrouver. Elle ne fournit que six récits sommaires.
- **Batissier 1837** : Louis Batissier, *Voyage pittoresque*, 1837, publié dans le tome 2 de *L'ancien Bourbonnais* d'Achille Allier. Cette édition ajoute deux récits nouveaux à ceux des six légendes du *Guide pittoresque* qu'elle reprend quasi littéralement.
- **Touchard-Lafosse 1841** : Georges Touchard-Lafosse, *La Loire historique, pittoresque et biographique*, II, 1841. L'auteur s'inspire toujours ouvertement de Batissier, dont il étoffe le plus souvent le récit, en l'agrémentant de circonstances.
- **Nadeau 1865** : Louis Nadeau, *Voyage en Bourbonnais*, 1865.
- **Delaigue 1888** : Ernest Delaigue, « Une excursion au Montoncel », *Annales bourbonnaises*, 1888.
- **Perrot 1890 et Perrot 1891** : Pierre Encise (abbé Louis Perrot, curé de Ferrières), « Ferrières à vol d'oiseau », *Annales bourbonnaises*, 1890-1891.
- **Pradel 1933** : Genès Pradel, « Les fées en Bourbonnais », *Bulletin régional des Amis de Montluçon*, 1933-34. Intéressant témoignage de celui qui dit avoir été, « dans sa prime jeunesse », élève d'un « professeur de féerie, un vieux journalier de Ferrières-sur-Sichon, tout près de Glozel ».
- **Piquand 1936-53** : Georges Piquand, *Légendes bourbonnaises*, 1936-1953, fascicule 11, *Vichy et* fascicule 12, *La Montagne bourbonnaise*.
- **Côte 1958** : Léon Côte, *En Montagne bourbonnaise au bon vieux temps*, 1958.
- **Fradin AMG** : Emile Fradin, manuscrits divers comportant plusieurs légendes inédites, en français et en patois, Archives du Musée de Glozel.

A notre connaissance, Louis Batissier est le premier à avoir publié certaines de ces légendes locales, qui étaient jusqu'alors transmises et conservées par la seule tradition orale. La plupart de ses successeurs sont très souvent débiteurs de cet écrit initial. Ils le reprennent parfois littéralement. Ou, de ce récit sommaire, ils empruntent la trame qu'ils étoffent. Ou encore, toujours fidèles à l'histoire, ils la restituent au moyen d'une écriture plus personnelle. Mais cet emprunt reconnu se dispense rarement d'une enquête locale, qui apporte au récit de Batissier des éléments originaux, découlant des nombreuses déclinaisons de la tradition. Sans compter les légendes omises par l'auteur du *Voyage pittoresque*. Les versions en patois de la haute vallée du Sichon, que Louis Perrot a le premier recueillies et consignées, sont de précieuses contributions à la conservation de ce patrimoine linguistique.

---

<sup>1</sup> En particulier, celles concernant Pyramont et Griffier sur le rocher Saint-Vincent, page 45 ; L'homme noir de Pierre Encise, page 74 ; Les fées de Pierre Encise, pages 130-132 ; Le combat d'Isserpent, pages 132-134 ; les légendes associées à la grotte des fées, page 144.

## LES FEES VENGERESSES

C'est certainement la légende de Ferrières la plus connue.

Dans ce récit, les fées sont hostiles aux habitants de Ferrières. Et elles décident de construire une digue sur le Sichon, en amont du bourg, qu'il leur suffira ensuite de rompre pour provoquer l'inondation du village. Mais au moment de déraciner le rocher Saint-Vincent pour édifier cette chaussée monumentale, le blasphème d'une des fées compromet l'entreprise. A ce récit initial s'ajoutent, selon les versions, des dénouements divers, comme la métamorphose des fées en taupes<sup>2</sup> ou en serpents, ou la naissance du rocher Saint-Vincent.

Dans la perspective d'une recherche sur l'activité métallurgique ancienne de Ferrières, comme celle que nous avons entreprise dans *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires*, cette légende est intéressante par les lieux qu'elle implique, qu'elle associe, et que parfois elle confond. Il s'agit avant tout de la digue en amont du Gour saillant, aujourd'hui disparue mais dont il subsiste une amorce sur la rive droite de la rivière. Cette digue a pu servir à retenir les eaux du Sichon afin d'alimenter un atelier de réduction du minerai de fer. Or dans certaines versions de la légende, cette digue n'est pas distinguée de l'arête rocheuse de Pierre Encise qui a pu constituer autrefois un verrou naturel de la vallée, également en amont du bourg de Ferrières. Pourtant, ces deux lieux sont distincts, et d'ailleurs distants de 600 mètres. Mais les deux ont pu avoir le même effet à des époques très différentes : rendre les eaux captives. Comme si la digue du Gour saillant avait imité, en aval, l'emprisonnement des eaux qu'a pu réaliser, à une époque immémoriale, la barre rocheuse de Pierre Encise. Cette confusion invite à rapprocher le récit merveilleux de la légende des fées de Pierre Encise et les rares récits historiques relatifs à l'activité métallurgique de Ferrières autrefois, comme nous l'avons fait dans *Confins et sanctuaires*. D'autre part, le projet de construction de cette digue est le plus souvent lié au rocher Saint-Vincent qui doit en fournir le matériau. Et ce lien peut suggérer une implication de ce sommet dans la chaîne de fabrication du métal. D'autant qu'on retrouve le Saint-Vincent évoqué dans d'autres légendes en lien avec l'activité métallurgique.

Remontez le Sichon, et vous trouverez une autre grande et tumultueuse cascade, sous le nom de *Goure Saillant* et de *Pierre Encise*. On appelle ainsi une énorme muraille de rocher qui descend des revers opposés de deux montagnes, séparées l'une de l'autre par une vallée qui rafraîchit le Sichon. Cette muraille semble avoir été coupée de main d'homme à sa partie inférieure, pour laisser écouler les eaux d'un lac supérieur ; on dirait une digue rompue. Deux fées, dit-on, mécontentes des habitants de Ferrières, résolurent de submerger la ville. Pour mettre à exécution ce beau projet, elles jugèrent qu'il serait à propos de rassembler dans la vallée une grande masse d'eau que devaient retenir les pierres encises ; mais il fallait une *bonde* colossale à cette gigantesque chaussée ; les fées ne trouvèrent rien de mieux que de s'emparer du roc Saint-Vincent, la sommité d'une haute montagne ; mais au moment où elles voulaient l'emporter, l'une d'eux blasphéma le nom de Dieu, et aussitôt elle tomba et se cassa le bras. C'est ainsi que Ferrières fut sauvé, et que le roc Saint-Vincent ne perdit pas sa haute position au-dessus des pays d'alentour.

**Batissier 1837**, pages 291-292<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Sort intéressant que d'être transformées en animaux fousseurs dans le contexte d'une activité métallurgique qui s'engage par de nécessaires excavations pour extraire le minerai...

<sup>3</sup> C'est la version du *Voyage pittoresque* que nous donnons ici. Celle du *Guide pittoresque du voyageur en Bourbonnais*, quasi similaire, est page 49 de l'édition de 1837.

En remontant un peu le cours du Sichon, on rencontre une autre grande cascade tombant du *Goure saillant*, double escarpement de rochers à pic qui descend des versants opposés de deux montagnes, séparées l'une de l'autre par une petite vallée où coule le Sichon. Ici, les accidents du sol sont tels que l'on croit voir l'empreinte de la main des hommes dans cette vaste esquarre ouverte à travers le roc : ceci est encore, selon les traditions superstitieuses, l'ouvrage des fées, qui voulurent inonder Ferrières, dont elles étaient mécontentes, en le submergeant avec les eaux de la montagne. Mais ayant blasphémé le nom de Dieu au moment d'accomplir ce déluge vengeur, la fée qui était chargée de l'exécuter se cassa le bras, et Ferrières fut sauvé.

**Touchard-Lafosse 1841**, page 6.

Il va sans dire que les Pierres-Encises ont leur légende. La voici, d'après l'*Ancien Bourbonnais* : « Deux fées, mécontentes des habitants de Ferrières, résolurent de submerger la ville. Pour mettre à exécution ce beau projet, elles jugèrent qu'il serait à propos de rassembler dans la vallée une grande masse d'eau que devaient retenir les *Pierres-Encises* ; il fallait une *bonde* colossale à cette gigantesque chaussée, les fées ne trouvèrent rien de mieux que de s'emparer du roc Saint-Vincent, la sommité d'une haute montagne ; au moment où elles voulaient l'emporter, l'une d'elles blasphéma le nom de Dieu, et aussitôt elle tomba et se cassa le bras. C'est ainsi que Ferrières fut sauvé et que le roc Saint-Vincent ne perdit pas sa haute position au-dessus des pays d'alentour. »

Cette légende est curieuse, mais incomplète. Voici ce qu'on ajoute : Les deux fées, malgré, tous leurs efforts, ne pouvaient ébranler la masse du roc Saint-Vincent, et l'une d'elles, prise de fureur, regarda le ciel et s'écria : Dieu ! que tu le veuilles ou non, nous terminerons notre ouvrage !... Elles n'achevèrent pas leur ouvrage, et Dieu les changea en taupes, animaux qui n'existaient pas auparavant. Voilà assurément, pour ces humbles mammifères insectivores, une origine bien distinguée. Elle est admise dans toute la montagne.

**Delaigne 1888**, pages 255-256.

Le rocher de Pierre Encise

Un jô, ne ne sai pas parque, lè fade de vé chi nou vouliron neja Farrère et Cussé, pa ikin, yéleviron una gran chaussa vé la chapèla de Pierra Encisa et l'yedje de Sichon arrêté din lieu corsa fayan dijé le pu biau étan que n'ayo vu

de la via ; l'entreprèse avanço, avanço toujou. Quan le fi finiè, la pu jauna de lé fade s'écrii :

« Enfin, oué acheba suremin.

– Si Djeu liou vo, deci la vezina.

– Quo iou voule ou quo iou voule pas, repreni la proumère, ai jure la réussita. » Din quo mouman, la chaussa crevi et la fada méchinta fi singea en sarpin.

San quo vilain juron, Cussé ne sero ma un souveni ; o sero dimage, ô mou ami. »<sup>4</sup>

Un jour, on ne sait trop pourquoi, les fées de chez nous résolurent d'inonder Ferrières et Cusset. Pour atteindre leur but, elles élevèrent un énorme barrage vers la chapelle de Pierre Encise, et les eaux du Sichon, contrariées dans leur cours formaient déjà le plus beau réservoir qu'on eût jamais vu. Le travail avançait, avançait toujours. Quand il fut terminé, la plus jeune des fées s'écria :

« Enfin, désormais nous voilà sûres de la réussite.

– Si Dieu le veut, répondit sa voisine.

– Que Dieu le veuille ou non, repartit la première, je garantis le succès. » Au même instant, le barrage creva et la fée coupable fut changée en serpent.

Sans cet affreux blasphème, Cusset ne serait plus qu'un souvenir. Ce qui serait dommage, en vérité.

**Perrot 1891**, page 362.

Dans cette même vallée du Sichon, les fées résolurent un jour de se venger d'une façon terrible sur les habitants de Ferrières et de Cusset pour avoir dit qu'elles étaient des suppôts du diable.

A cette époque-là, le christianisme combattait vigoureusement la croyance aux fées. C'est ainsi que lors du procès de Jeanne d'Arc, ses juges l'accusèrent de magicienne parce qu'ils prétendaient qu'elle avait commerce avec les fées et se rendait souvent sous un hêtre énorme à l'orée du bois Chenu, théâtre de leurs danses et de leurs ébats. Elle eut beau leur répondre : « Les fées, je ne sais ce que c'est », ils n'en retinrent pas moins l'accusation et la condamnèrent à être brûlée vive. Dans toutes les églises, on enseignait alors que les fées étaient de la même essence que les démons, et dans quelques abbayes, comme dans celle de Poissy, par exemple, fondée par saint Louis, on disait tous les ans une messe spéciale pour préserver les religieuses de tomber en leur pouvoir.

Il n'est donc pas étonnant que les habitants de Ferrières et de Cusset aient tenu des propos fort désobligeants pour elles, et les aient traitées de suppôts du diable ou de pire encore.

Les Fées en furent indignées et se réunirent aussitôt en assemblée plénière pour décider ce qu'elles devaient faire. La reine prit la première la parole et dit : « C'est bien

---

<sup>4</sup> Piquand, pages 597-598, propose une version en patois quasi conforme littéralement à celle de Perrot, avec toutefois des variantes lexicales et grammaticales qui pourraient intéresser les linguistes.

mal de leur part de porter sur nous une telle accusation, attendu que nous ne songeons qu'à leur faire du bien. »

- Oui, très mal, en effet, répondit une fée : jamais je ne les aurais crus capables d'une aussi noire ingratitude.

- Ni moi, ni moi, ni moi, déclarèrent plusieurs autres.

- Ils méritent un châtement exemplaire, s'écria une gardienne des pierres druidiques.

- Mais lequel ? demanda la reine.

- Noyons-les dans les eaux du Sichon.

- Ce serait trop cruel, hasarda une sorte d'ondine, préposée à la garde des sources ; au reste, Dieu ne le permettrait pas.

- Essayons toujours, répliqua la reine, et, mettant fin à la discussion, elle proposa le plan suivant : construire vers la chapelle de Pierre Encise un barrage gigantesque sur le Sichon ; puis, dès qu'il serait plein, le faire écrouler subitement et tout entier, afin que toutes les maisons de Ferrières et de Cusset fussent emportées par le courant, et tous leurs habitants noyés sans rémission.

Ce plan ayant été adopté d'enthousiasme à la presque unanimité, les fées se mirent à parcourir toute la région en quête d'énormes blocs de pierre qu'elles mettaient dans leurs tabliers pour les transporter plus facilement à pied d'œuvre, près de la chapelle de Pierre Encise. Elles travaillèrent toute la nuit, sans relâche, actives comme des fourmis, si bien que le barrage était à peu près terminé lorsque l'aube commença à poindre. « Encore un petit effort, dit l'une d'elles, et nous sommes sûres de la réussite. »

- « Si Dieu le veut », répondit sa voisine.

- « Que Dieu le veuille ou non », ajouta une troisième, « je garantis le succès. »

Au même instant, on entendit un fracas formidable : c'était le barrage qui s'écroulait, et la fée qui avait parlé la dernière fut changée en serpent comme punition du blasphème qu'elle venait de proférer.

**Pradel 1933**, pages 63-64.

Il y a longtemps, la ville de Ferrières était une agglomération importante et prospère. Malheureusement la ville était sous la domination de vieilles fées méchantes qui ne cessaient de jeter des sorts sur les habitants ; chaque nuit on signalait une ou plusieurs personnes atteintes de maladies incurables et horribles, si bien qu'au bout de quelque temps les hommes tinrent conseil pour décider ce qu'il y avait de mieux à faire. On décida de les enfumer dans leur repaire ; le lendemain une vingtaine d'hommes courageux partirent avec une bonne cargaison de branches, d'herbes et de tout ce qui peut brûler en faisant de la fumée.

Bientôt ils furent à une centaine de pas du repaire des fées, ils se mirent en file indienne et déposèrent devant l'entrée de la caverne leurs chargements, puis quand tout fut entassé on y mit le feu et chacun se sauvait de son côté.

Mais ils avaient oublié qu'ils avaient à faire à des fées et que d'un simple coup de baguette elles pouvaient éteindre le feu, c'est d'ailleurs ce qu'elles firent. La répression fut terrible, elles décidèrent de détruire la ville, en faisant un énorme barrage pour retenir les eaux du Sichon avec l'intention, dès que le réservoir ainsi formé serait plein, de jeter le barrage à bas d'un seul coup. Ce fut vite fait. A une demi-lieue de la ville se trouvait un amoncellement de rochers dénommé la Pierre-Ancize ; au milieu on plaça un immense rocher de plus de 100 mètres de haut, il ne restait plus qu'à laisser le Sichon remplir le réservoir ; mais les habitants s'en étaient aperçus et ne pouvant rien faire contre leur malheur, ils avaient prié saint Vincent, leur protecteur, de les sauver. Emu de leurs prières le saint, d'un signe de croix, détruisit le barrage : l'eau reflua sur les fées qui furent noyées. Avant de mourir elles avaient projeté l'énorme rocher dans la direction de Ferrières, mais saint Vincent fit dévier la trajectoire et l'immense masse alla tomber sur une montagne à 800 mètres d'altitude. Les habitants qui avaient vu le prodige appelèrent ce rocher le Roc-de-Saint-Vincent, en l'honneur de leur sauveur et ce nom a subsisté jusqu'à nos jours.

**Claude Seignolle<sup>5</sup>**

[...] Survint alors un vieux mendiant qui leur demanda :

« Que voulez-vous donc faire ?

- Nous allons emporter le roc Saint-Vincent, répondit une des fées.

- Diantre, dit le vieux, ce n'est pas là chose facile, vous pourriez dire : nous l'emporterons s'il plaît à Dieu.

- Que cela plaise à Dieu ou que cela lui déplaise, nous l'emporterons, quand nous devrions creuser la terre toute notre vie pour le déraciner. »

Le vieillard fort irrité de l'audace des fées leur ordonna de cesser leurs efforts, ajoutant :

« Le roc restera à sa place tant qu'il plaira à Dieu, et vous durant toute la durée des temps vous creuserez la terre sans jamais pouvoir seulement l'ébranler. »

Et le vieillard disparut après avoir changé les fées en taupes, animaux qui n'existaient pas auparavant.

**Piquand 1936-53**, pages 589-590.

La Fée de Pierre-Encize

Près de Ferrières, vous avez aussi la Grotte des Fées, le Gour Saillan, l'épine rocheuse de Pierre-Encize. Bien entendu, chacun de ces endroits a sa légende, où l'imagination fantastique et superstitieuse de nos pères se donnait libre carrière, en mettant du surnaturel dans tous les

---

<sup>5</sup> Claude Seignolle, *Pierres à légendes de la Montagne bourbonnaise*, in Pierre Saintyves, *Corpus du folklore préhistorique en France et dans les colonies françaises*, tome 1, 1934, pages 338-339.

phénomènes physiques et tous les événements humains qu'ils ne comprenaient pas.

Ainsi de Pierre-Encize : c'est une grosse muraille granitique ressemblant à une digue rompue en son milieu. Peut-être, en des temps très anciens, les eaux du Sichon formaient-elles un lac, retenues par cette barrière rocheuse ; peut-être fut-elle coupée de main d'homme pour faire écouler l'eau du lac. Quoi qu'il en soit, voici l'explication qui remonte fort loin dans les traditions d'un peuple rustique, avide de merveilleux.

Il y avait en ce temps-là, dans les gorges qui remontent au Saint-Vincent et au col du Beaulouis, deux fées puissantes et très vindicatives. Les habitants de Ferrières leur ayant manqué de respect, elles voulurent noyer le petit bourg, et entreprirent de construire une chaussée géante dont les assises s'appuieraient sur l'épine granitique de Pierre-Encize. Et pour mettre la bonde colossale qui retiendrait l'eau provisoirement, elles voulurent employer le rocher Saint-Vincent.

- Enfin, c'est fini, s'exclama la première. Maintenant nous sommes sûres de réussir.

- Voire ! dit l'autre. Et si Dieu ne voulait pas ?

- Qu'il veuille ou non, j'ai juré de réussir : ce sera fait.

En blasphémant Dieu, la fée maligne se perdit : à peine allait-elle s'emparer du rocher qu'elle fut changée en serpent. L'autre n'insista pas. Ainsi fut sauvé Ferrières ; le Saint-Vincent demeura sur place et la digue restant inachevée, l'eau paisible du Sichon continua de chanter au fond de la vallée.

**Côte 1958**, pages 90-91.



arête rocheuse de Pierre Encize





Le Gour Saillant, juste en amont de l'ancienne digue



La cascade du Gour Saillant

## LES FEES TUTELAIRES

Dans une autre version de la légende, le projet des fées de rompre la digue procède d'une intention bienveillante...

Cette grotte était la retraite des bonnes fées de Ferrières, qu'elles protégeaient. Elles avaient résolu d'être utiles au pays en le mettant à l'abri des inondations que causait un vilain lac placé au-dessus du village. Mais de puissants seigneurs du voisinage s'y opposaient, parce qu'ils y pêchaient de très beaux poissons ; depuis longtemps, d'ailleurs, ils ne pouvaient pas souffrir les fées. Aussi, quand les fées eurent brisé les rochers qui retenaient les eaux et eurent fait pousser des prairies magnifiques à la place du lac, ces hommes méchants se mirent à poursuivre les bonnes fées. L'un d'eux pénétra dans leur grotte ; d'un coup de lance il cloua celle que vous voyez là, et les autres disparurent. On n'en entendit plus parler.

**Nadeau 1865**, page 235.

Certaines fées des environs de Ferrières, un beau jour, desséchèrent un grand lac afin de donner de riches terrains de culture aux paysans qui vivaient misérablement sur ses bords, et au bien-être desquels elles s'intéressaient d'une manière toute particulière.

Bientôt l'aspect du pays fut entièrement changé : des champs de blé superbes, des prairies magnifiques prirent la place des eaux sombres du lac, et les paysans, comblés de joie à la pensée des belles récoltes qu'ils auraient désormais, ne savaient comment remercier les fées.

Malheureusement, il y eut une ombre dans ce concert d'actions de grâces : les seigneurs des environs, furieux d'être privés des excellents poissons que leur fournissait le lac, déclarèrent la guerre aux fées : ils les pourchassèrent, les traquèrent de leur mieux et parvinrent un jour à tuer l'une d'elles dans la grotte même où elle s'était réfugiée. La pauvre fée fut immédiatement changée en pierre, et l'on peut, encore aujourd'hui, contempler sa silhouette sur les parois de la grotte aux fées de Ferrières.

**Pradel 1933**, page 57.

## L'HOMME NOIR DE PIERRE ENCISE

La seule version ancienne que nous ayons trouvée est celle de Perrot, en patois et en français. Les manuscrits d'Emile Fradin comportent une version en patois de cette légende. Elle suit assez fidèlement le récit de Perrot et donne l'impression qu'il a interprété, dans son patois, la version en français de Perrot<sup>6</sup>.

Cette légende, dont le cadre avoisine la sortie est du bourg de Ferrières, et donc Le Grand Terme, nous a intéressé pour son évocation du travail de l'arpenteur muni de sa perche (canna), du marquage des limites (lé borne, trait su la tarra) : thème qui intéresse tout particulièrement l'étude locale des frontières, objet principal de *Glozel avant Glozel - Confins et sanctuaires*.

Pa bin loin de vé Farrère, din le bô de Pierra Enciza, ne vai da co, le sé, un biau oume habilla de né se parmene tristamin dipeu le go salien jusqu'à chi Mouni ; o voué, o voué continuélamin, kma un dana trementa pa le remo. Ka de vé la Jeuze, do moulin neu et biaôco d'autre l'an apresu. O lé en dedin é ne di jamais rin ; da co, portan, o simple marca envé sa cana de lé borne mo plantè. D'ion vin ko parmeneu étringi ?... Oué un ancien borgeois que revin pa ce que o la tricha din sou partage. Djeu vo quo faille penitansa su k'lé tare.

Non loin de Ferrières, dans le bois de Pierre Encize, on voit quelquefois, sur le soir, un bel homme vêtu de noir se promener tristement du gour saillant jusque chez Mounier. Il marche et marche sans cesse, comme un damné poussé par le remords. Ceux de la Gièze, du Moulin-Neuf et beaucoup d'autres l'ont aperçu. Il est sombre et ne parle jamais. Parfois cependant, il a l'air de retracer avec sa canne des limites incertaines. D'où sort cet étrange fantôme ?... C'est un ancien bourgeois qui revient parce que jadis il a trompé dans ses partages ; Dieu l'oblige à expier sur ses terres.

**Perrot 1891, page 69.**

### L'étrange personnage

Non loin de va Farraere dun le baô de Pierre Encisa ne vè traie souvent lou sér a la tomba de la ne un grand bel houme habilla d'un costume ner se promena tristamun d'au gou saillant jusqu'a chi Mouni. O marche et marche toujou que ma un damna poussa pa lou remouau. Lou habitant de va la Geuze, d'o Moulin Noeu et bien d'otres l'eu vu bien souvent. O l'aé sombre, o ne parle jamais. O trace envéai sa canna da trait su la tarra. D'on qu'sor l'houme si étrange ? Ouaté certainamun un ancien bourgouaie de va Farraere. Le Bon Djeu l'oblige a expia su la tarra.

**Fradin AMG**

---

<sup>6</sup> Louis Perrot, « Ferrières à vol d'oiseau », *Annales bourbonnaises*, 1891, page 73, fait observer que « pour la prononciation de certains mots, nous trouvons, entre le bourg et la campagne, une divergence assez sensible ; les vieillards eux-mêmes ne s'entendent pas toujours dans l'expression des nuances et des singularités grammaticales ; avec de telles incertitudes, on comprendra sans peine combien doit être difficile la tâche de l'observateur qui veut rendre, d'une manière exacte, les inflexions si multiples de nos termes patois.

## LE COMBAT D'ISSERPENT

Les différentes versions de ce combat épique, digne de la chanson de geste médiévale, se distinguent essentiellement par leur dénouement, toujours funeste toutefois.

De même que le projet d'inondation de Ferrières par des fées vengeresses établissait un lien entre le rocher Saint-Vincent et les vestiges possibles d'un site d'affinage du minerai de fer, en amont du bourg, cette légende associe étroitement au même rocher Saint-Vincent le pays des Terres rouges d'Isserpent, riches en minerai de fer dont l'extraction est attestée dès l'antiquité.

Au sommet du roc Saint-Vincent, on voit encore des vestiges considérables de vieilles constructions. Là, sans doute, était un donjon formidable et inaccessible. Quelques restes de murailles d'enceinte et une citerne carrée sont très reconnaissables. C'était le château de *Puy-Ramon* ou de *Pyramont* ; à côté était celui de *Greffier*. Les seigneurs qui les ont habités étaient très redoutés dans toute la contrée. La légende rapporte que ces seigneurs avaient toujours été vainqueurs dans tous les assauts qu'on avait dirigés contre eux. Un baron voisin les provoqua pourtant dans un combat singulier qui devait avoir lieu en rase campagne. Les deux seigneurs de Saint-Vincent s'arment de pied en cap et sortent de leur aire crénelée ; mais à la montée de *Mounier*, leurs chevaux s'abattent et s'agenouillent. Cet accident semble de mauvais présage aux deux guerriers. Ils retournent à leurs châteaux pour embrasser leurs femmes une dernière fois. Ils furent, en effet, vaincus et tués sur la place. On dit que c'est leur sang qui a rougi le sol ferrugineux d'Isserpent, où se trouve, sur la limite de Châtel-Montagne, un vaste champ désigné sous le nom de *Terres rouges*.

**Batissier 1837**, pages 292-293<sup>7</sup>.

La crête du roc Saint-Vincent ne pouvait avoir été négligée par cette féodalité qui, comprenant bien le secret de sa force, demandait toujours à la nature des ressources qui secondassent sa puissance. Le sommet de cette montagne offre les vestiges de constructions importantes : on y distingue particulièrement les restes assez développés d'une muraille d'enceinte, et vers leur centre une citerne carrée entièrement comblée aujourd'hui. Là furent, dit-on, l'un auprès de l'autre, les châteaux de *Puy Ramond* ou *Pyramont* et de *Greffier*. L'époque à laquelle remontait l'existence de ces demeures seigneuriales est inconnue, et l'on ne sait que par l'autorité apocryphe d'une légende, le fait que nous allons rapporter. Deux barons qui habitaient le roc Saint-Vincent étaient redoutés de toute la contrée ; plusieurs fois ils furent assiégés dans leurs châteaux, et toujours ils repoussèrent les assauts qu'on y livra. Las d'attaquer leur puissance féodale, un seigneur du voisinage provoqua leur

---

<sup>7</sup> Nous donnons à nouveau la version du *Voyage pittoresque*. Celle du *Guide pittoresque du voyageur en Bourbonnais*, quasi similaire, est pages 48-49 de l'édition de 1837.

valeur personnelle : il les appela en combat singulier. Les châtelains de la montagne étaient chevaliers ; ils ramassèrent le gant qu'un écuyer était venu jeter à leurs pieds, détachèrent leur brillante armure des murailles blasonnées de la salle d'armes ; et le lendemain on les vit descendre vers la plaine, pour soutenir en rase campagne l'honneur de leur écusson. Parvenus à la montée de *Monnier*, les chevaux des deux paladins s'abattent ensemble et s'agenouillent : ce présage leur paraît sinistre ; ils retournent au manoir, mais seulement pour faire des adieux à leurs belles châtelaines au corsage doublé d'hermine, au sein bondissant d'émotion et de crainte. En effet, les barons du roc Saint-Vincent furent tués sur la place. On raconte que c'est leur sang qui a rougi le sol ferrugineux désigné sous le nom de *terres rouges*, et qui se trouve sur le territoire d'Isserpent.

**Touchard-Lafosse 1841**, pages 7-8<sup>8</sup>.

### Le duel des Colosses

Un autre sire de Griffier vivait à Montgilbert avec son frère, et tous deux ne rêvaient que batailles. Leur force était énorme : comme les preux de la Chanson de Roland, d'un seul coup d'épée, ils fendaient en deux un cavalier, et personne n'avait pu les vaincre en combat singulier. Avec impunité, ils dévastaient des régions entières, pillant et rançonnant toute la contrée. Un jour, ils reçurent le cartel d'un gentilhomme inconnu, qui les provoquait, l'un après l'autre, en rase campagne.

Enfin ! ce n'est pas trop tôt, dirent les deux colosses qui, sûrs de triompher, acceptèrent le défi. Ils endossent l'armure massive que leurs écuyers pouvaient à peine soulever, et s'en vont au rendez-vous, avec un sentiment d'orgueilleuse sécurité. Mais voilà qu'en gravissant la pente qui monte chez Gentil, les chevaux bronchent et s'abattent ensemble, présage de défaite et de mort.

Mais ces hommes de fer n'avaient jamais reculé. Simplement, ils revinrent au château, pour embrasser leurs femmes et leurs enfants ; puis, ne voulant pas qu'un Griffier se vît accusé d'avoir peur, ils repartirent à travers les champs abandonnés et peuplés de loups. La rencontre eut lieu à la limite des terres d'Isserpent et de Châtel-Montagne, dans un vaste champ qui, depuis lors, fut nommé Terres rouges. Ils succombèrent l'un après l'autre dans ce combat sans merci, et ce sont les ruisseaux de leur sang qui rougirent le sol ferrugineux, dont la couleur encore aujourd'hui attire les regards du passant.

**Côte 1958**, pages 86-87<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> Si le récit de Batissier a été généreusement romancé par Touchard-Lafosse, c'est en revanche une version limitée à l'essentiel que livre Jacques Lagardette, *Jadis la Madeleine*, 1970, pages 56-57.

<sup>9</sup> Léon Côte a-t-il voulu rapprocher la légende du Glozel de son beau-frère, Emile Fradin, en troquant la forteresse du Saint-Vincent contre Montgilbert, et la montée de Mounier contre celle de Chez Gentil ?

Dans ses *Légendes Bourbonnaises*, le docteur Piquand donne une autre version de ce duel fameux<sup>10</sup>.

On y voit un Griffier, assisté du sire de Pyramont, son voisin, pillard ardent et féroce comme lui, partir avec sa troupe de chenapans et de bandits pour enlever bétail et récoltes sur les terres d'Isserpent. Malgré la foule de leurs adversaires, ils sont vainqueurs et reviennent gorgés de butin.

Ils rentraient par les campagnes mortes, quand un conflit s'éleva pour partager leurs proies, et Griffier s'écroula, grièvement blessé. Alors, délirant d'orgueil, le vainqueur s'oublia jusqu'à provoquer le Démon en personne. Mais à peine avait-il lancé son défi devant ses soudards consternés, qu'un son lointain de cor venant des Bois Noirs le fit tressaillir. Presque aussitôt un cavalier, très droit dans son armure brunie, sembla sortir de terre et, visière baissée, épée en main, se planta devant lui, barrant la route.

Hagard, la figure trempée de sueur, Pyramont fut secoué d'un tremblement tel qu'il n'en avait jamais connu. Il voulut tirer son épée, mais déjà le chevalier noir était sur lui, et le choc infernal le fit rouler dans la poussière. Puis son adversaire posément descendit, lui enfonça son arme au défaut de la cuirasse, et disparut soudain. Un râle, et ce fut tout. Les hommes d'armes, qui chantaient et riaient l'instant d'avant, restaient comme figés et fous d'horreur, devant leur maître expirant.

La terre est demeurée couleur de sang, et parfois, dans la brume, sur la campagne endormie, quelque rêveur attardé croit entendre l'appel funèbre du cor, et ferme les yeux, pour ne pas voir le champion de l'enfer attendant sa victime.

**Côte 1958**, pages 87-88.

Une autre version de cette légende a été donnée, où il n'est apparemment plus question de Ferrières et où s'opposent gens d'Isserpent et gens du Breuil. Sauf que certains seigneurs du Breuil l'ont également été, sinon de Ferrières, du moins de Chevalrignon, comme on le rappelle dans *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires...*

Le Combat d'Isserpent.

Nous sommes sur les contreforts de la montagne bourbonnaise. Chaque montagne, chaque rocher a sa légende, gravée en caractères indélébiles dans la mémoire des montagnards.

On apprend à Isserpent, le pays de la terre rouge, qu'un grand combat s'y est livré entre les gens du seigneur du Breuil et ceux d'Isserpent, et cela pour délimiter des possessions et faire cesser des droits seigneuriaux auxquels les habitants voulaient se soustraire.

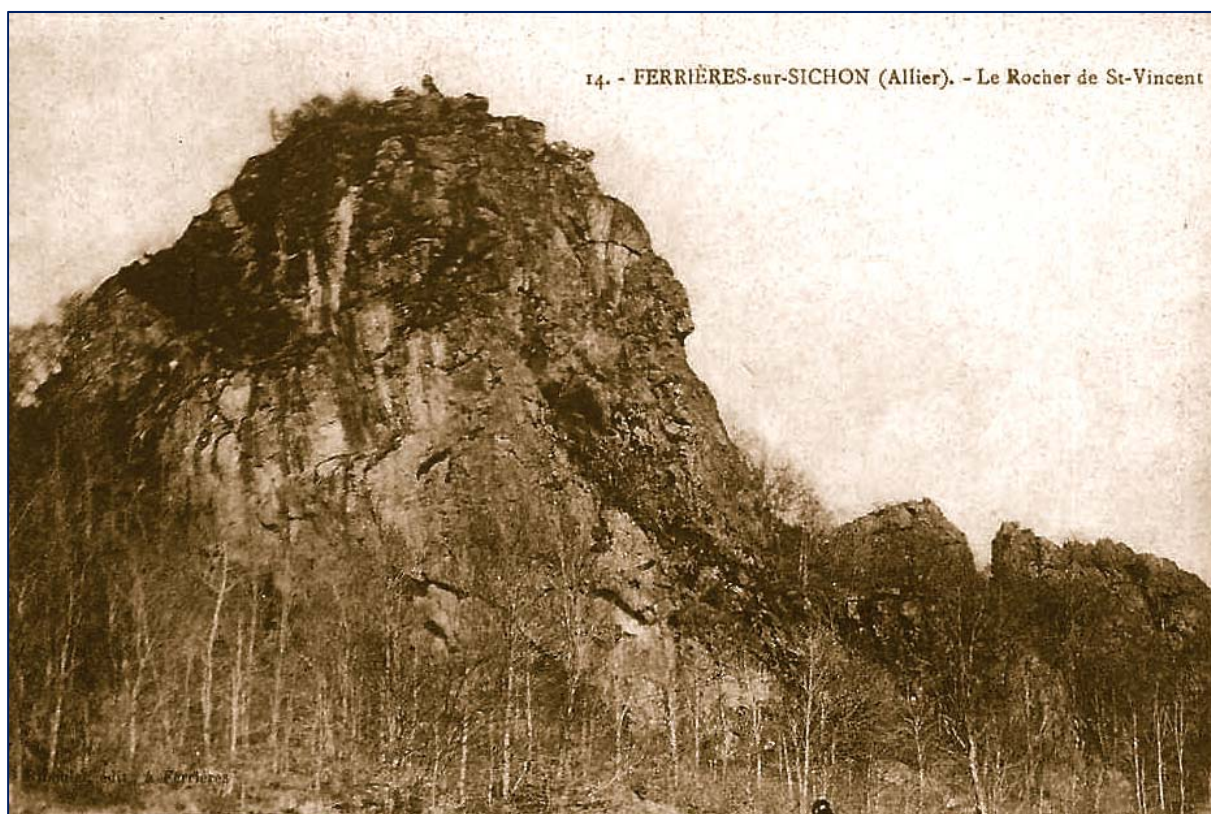
---

<sup>10</sup> Fascicule 12, pages 599-600.

La lutte fut terrible, cent pour cent ; on s'y battit tellement qu'il ne resta debout que deux combattants qui, ne voulant pas survivre à un semblable carnage, finirent par s'entretuer malgré leurs blessures.

C'est tout ce sang versé qui a rougi le sol. Jamais les taches de sang ne disparaîtront d'ici, pas plus qu'elles n'ont disparu sur la clé du cabinet des femmes de Barbe-Bleue.

Francis Pérot<sup>11</sup>.



Rocher Saint-Vincent

---

<sup>11</sup> *Contribution au Folklore bourbonnais*, 1912, page 7, version reprise quasi littéralement par Piquand, fascicule 12, page 599. Par la pugnacité des combattants et la proximité des lieux des combats (six kilomètres séparent les Terres rouges d'Isserpent des Eaux d'Arfeuilles), cette légende n'est pas sans rappeler le récit mi historique, mi légendaire du Combat des égaux, qu'on trouve notamment chez Frédéric Noëlas, *Légendes et traditions foréziennes*, 1865, pages 17-26, Francis Pérot, *Contribution au Folklore bourbonnais*, 1912, page 8, Georges Piquand, *Légendes bourbonnaises*, fascicule 12, pages 624-626.

## LE TRESOR DU SAINT-VINCENT : LE PACTE INFERNAL

La référence à des gueuses, premières fontes du minerai de fer, recelées par les entrailles du Saint-Vincent, lie à nouveau le fabuleux rocher de Ferrières à l'activité métallurgique. Sans compter le thème du diable qui, de façon traditionnelle, est omniprésent dans l'évocation de la mine et de la forge.

On prétend que de précieux trésors étaient cachés dans le château de Pyramont, et commis à la garde du diable et de ses acolytes, qui chassaient à coups d'épieux les individus qui tentaient d'enlever ces richesses. Cependant, une personne ayant vendu son âme au chef des malins esprits, obtint la possession d'une grande partie de ces biens tant enviés, et chargea dix-neuf mulets de ce qu'elle put en prendre. J'ai entendu dire par un vieillard, à figure sévère, que ces trésors se composaient de deux gueuses d'or, et qu'il en reste encore une.

**Batissier 1837**, page 293<sup>12</sup>.

Des trésors inestimables se trouvent enfouis dans les souterrains des châteaux de Puyramont et de Greffier et, selon l'usage, ils sont là sous la garde du diable. Or l'esprit immonde chasse à grand renfort d'horribles apparitions et de flammes les téméraires qui osent tenter d'enlever ces richesses, à moins que ces cupides explorateurs n'entrent en négociation avec lui, car il est avec l'enfer des accommodements. Il s'agit purement et simplement de vendre son âme au malin, soit par un seul marché, soit par des traités successifs, à la manière du baron de Luizzi, dont Satan lui-même vous a raconté l'histoire tout récemment, dans ses *Mémoires*. Un particulier qui avait fait ce marché obtint, à une époque que je ne puis vous dire, une partie des trésors du Mont-Saint-Vincent, et en chargea d'or dix-sept mulets. Mais cela ne composait qu'une moitié du trésor ; l'autre moitié n'a pas encore trouvé d'amateurs, au prix de la première.

**Touchard-Lafosse 1841**, page 8.

Le trésor de Pyramont n'est d'ailleurs plus entier, car au siècle dernier un homme, ayant vendu son âme au Diable, put emporter une partie de ces richesses dont il chargea dix-neuf mulets.

**Piquand**, page 601.

---

<sup>12</sup> Cette version est encore une fois celle du *Voyage pittoresque*. Celle du *Guide pittoresque*, page 50 de l'édition de 1837, est quasi similaire, sauf la dernière phrase remplacée par : « Une chose est certaine, c'est que les gens du pays ont recueilli récemment, dans les ruines de ce château, des éperons et une épée de bronze. »



J'ai entendu souvent parler des richesses fabuleuses cachées dans les souterrains de Pyramont, par les sires bagarreurs, qui mettaient en coupe réglée la montagne et ses vallées. Ils en avaient confié la garde à Satan lui-même, et les audacieux qui voulaient, coûte que coûte, découvrir le secret de la cachette, en revenaient meurtris et fort mal en point.

Un seul fut plus heureux. C'était au temps où l'on faisait des pactes avec le diable, et l'homme avait vendu son âme, à condition d'obtenir la moitié du trésor. Un jour il vint avec des mulets ; la porte magique de la caverne s'ouvrit et, pendant le délai qui lui fut assigné, il put charger d'or et de pierres précieuses dix-huit mulets.

**Côte 1958**, page 94.

## LE TRESOR DU SAINT-VINCENT : LA GUEUSE PERDUE

Cette légende fait suite à la précédente. Piquand<sup>13</sup> y développe de nombreuses péripéties qu'entraîne le convoyage du précieux chargement en direction de Cusset. A Ferrières, le bénéficiaire du contrat infernal s'écarte du chemin pour éviter les seigneurs de Montgilbert. Mais il perd la charge d'un mulet dans un champ près du moulin Galizan. Nonobstant, il poursuit son chemin. Le propriétaire du champ, un paysan de Chevalrignon, informé de cet accident, entreprend alors de retourner la terre avec deux vaches pour recouvrer cette providentielle libéralité<sup>14</sup>. En vain. Surgit alors un petit homme qui est de fait le diable gardien du Saint-Vincent. Il propose son aide contre la moitié de la fortune enfouie. Mais il trompe le paysan en détarrant le trésor de nuit. Roué de coups, il promet au paysan un sac d'écus s'il le conduit au Montoncel où il doit retrouver les Charguerauds de Châtel. Le paysan accepte, mais sur le chemin, il fait basculer sa charrette dans un précipice, et le diable avec. Côte reprend, avec quelques variantes importantes, le récit de Piquand qu'il restitue ainsi :

### Le Diable aplati sur l'enclume

Il y a beaucoup d'autres légendes sur le trésor du Saint-Vincent et les richesses fabuleuses enfouies par les sires de Pyramont, en particulier sur la gueuse d'or pur, perdue au retour de son expédition par l'homme qui avait vendu son âme au diable, pour explorer sans mal les souterrains et les oubliettes du château maudit.

Quand, au retour, il descendit la vallée du Sichon, dans une couche humide de brouillard, près du moulin Galizan, une de ses mules ayant trébuché, se renversa sur le côté, au bord d'un trou d'eau morte, qui engloutit son chargement.

Il faisait très mauvais, ce soir-là ; autour de l'homme inquiet, la grande forêt, tourmentée par l'ouragan, pleurait lamentablement : sur les nuages échevelés planait une lune douloureuse, tandis que de larges ombres mouvantes se balançaient sur le miroir de l'eau. C'est pourquoi, ne voulant courir aucun risque, et surtout celui d'être dépouillé par de mauvais garçons, le paysan, dont la conscience était fort peu sereine, pressa le pas de sa caravane, à travers la buée bleuâtre de la vallée.

Or l'incident avait eu un témoin, qui se garda bien de paraître et de proposer ses bons offices pour recouvrer le trésor, car il pensait y parvenir par ses propres moyens. C'était un croquant rusé, que ne tourmentait pas la mélancolie des campagnes, et qui se souciait fort peu d'admirer les crépuscules d'automne avec leurs vapeurs grisâtres. Il laissa donc partir le convoi et réfléchit longuement. Un oiseau de proie, passant très haut sur le

---

<sup>13</sup> Fascicule 12, pages 601-602.

<sup>14</sup> Empressons-nous de préciser que ce récit, par Piquand, d'un « trésor » mis au jour par l'attelage de deux vaches guidées par un paysan de Chevalrignon est postérieur à la découverte de Glozel, afin que certains n'y voient pas une source d'inspiration. D'autant qu'on a osé soutenir dans une revue savante régionale, au mépris de nombreux témoignages publiés très tôt et largement connus, que le récit de la découverte du 1<sup>er</sup> mars 1924 par Emile Fradin relevait en grande partie d'une légende tardive, postérieure à la deuxième guerre mondiale ! Voir à ce sujet notre réponse, documents à l'appui : « Glozel : retour aux faits », *Les Cahiers bourbonnais*, n°204, été 2008, pages 67-70. Signalons enfin qu'il existe non loin du Champ des Morts un Pré de l'Or, en bordure du Vareille, proche du Moulin d'Aiguillon. Afin d'éviter toute prospection sauvage et aveugle, précisons qu'il s'agit de fait d'un Pré de l'*hort*, c'est-à-dire du *jardin* en ancien français, issu du latin *hortus*. Ce toponyme est d'ailleurs assez fréquent en Montagne bourbonnaise.

velours des hauteurs boisées, poussa un cri aigre et prolongé, qui ne le fit même pas tressaillir. Et quand il crut avoir trouvé le moyen d'être riche, le gars rentra chez lui.

Au jour naissant, revenu près du trou, avec des outils, des planches et des cordes, il vit sous le tronc noir d'un chêne, un petit homme un peu bossu, un peu tordu, un peu boiteux, à la face rissolée, aux yeux louches, aux cheveux noirs, crépus et comme brûlés, avec d'énormes oreilles pointues, un nez en bec d'aigle et des doigts qui finissaient en griffes. Un mauvais sourire retroussait sa physionomie de carnassier. Et s'il avait été artiste, le paysan aurait pu se souvenir d'avoir rencontré des têtes grimaçantes, pareilles à celle-ci comme celles qu'on voit, difformes, inquiétantes, aux chapiteaux de très vieux sanctuaires.

Le personnage aux yeux de braise avait l'air d'attendre une rencontre. Mais s'il avait espéré intimider notre croquant, il se trompait. Car l'homme se campa devant lui, sa bêche à la main et l'interpella rudement :

- Dis donc, toi, le morveux, serais-tu par hasard un des diables qui gardent le trésor de Pyramont ? Tu es chez moi ici, et je t'ai assez vu. F...-moi le camp !

L'homme aux yeux bigles répondit d'une voix gutturale et sifflante :

- Mais je ne te gêne pas, et je ne fais pas de mal en m'arrêtant ici.

A ce moment, l'homme des champs eut l'impression d'être en face d'un serpent, qui pouvait bien avoir des accointances avec celui du Paradis terrestre. Et son hostilité s'accrut :

- Tout ça c'est très beau. Mais j'ai idée que tu viens, toi aussi, pour l'or de Pyramont.

- Ah ! ah ! ah ! ricana le malingre. Tu voudrais le trésor ? Je t'avertis qu'il est à moi, et que tu serais fou de vouloir y toucher.

- Ta ! ta ! ta ! répondit l'autre, têtu, cette terre m'appartient, et avec elle tout ce qui s'y trouve enfoui.

La controverse dura longtemps, car le Mauvais ne voulait pas céder, mais ses arguments se brisaient devant le rire silencieux du paysan.

A la fin, ils s'arrangèrent à l'amiable. Le trou était profond, vaseux, puant. Satan s'offrit à faire retirer l'or par ses cohortes, et ils partageraient par moitié.

Le marché conclu, notre homme distingua presque aussitôt la course d'une légion ténébreuse, où se pressaient des visages de singes, de chats, de boucs et de panthères, dont les yeux flamboyaient ; tous avaient des ailes velues comme on en voit aux dragons. La rumeur s'enfla, et les noirs ouvriers aux pieds fourchus plongèrent dans l'eau glacée, avec mille gambades ridicules et fouillant jusqu'au fond de la vase, en ramenèrent le sac qui contenait la gueuse d'or et la déposèrent au pied de leur chef. Puis la horde maudite se dispersa par les sentiers de la montagne ; la rumeur décrut, se fit lointaine et disparut comme si les démons s'étaient engouffrés dans les souterrains du vieux château.

Une vague odeur de soufre flottait dans le ciel gris. Le diable n'avait pas bougé.

- Hé bien, compère, qu'attends-tu pour dénouer le sac ?

Jacquet – c'était le nom du paysan – parut sortir d'un rêve et, tirant son couteau, coupa les liens, puis vida le contenu sur l'herbe piétinée, où l'on voyait empreinte la trace d'une énorme griffe. Le sac était rempli de cailloux ronds, mais ne contenait ni ducats, ni sous d'or. Le diable, bras croisés, ricanait. Soudain son éclat de rire strident fut coupé net, et se transforma en cri de douleur aigu. L'homme, d'un geste rageur, venait de lui fouetter la face à toute volée de son bâton noueux. Il l'étendit à terre et se mit en devoir de le corriger.

- Ah ! chin malade ! hurlait-il, tu pensais que ça se passerait comme ça et que je me laisserais voler !

Le Diable, en effet, avait retiré le trésor pendant que l'homme était chez lui, et l'avait ramené au souterrain. Mais il n'avait pas pensé que son interlocuteur oserait le battre. Et comment !... Jacquet s'en donnait à cœur joie, et le diable, haletant, était devenu vert tout comme un homme qui a peur.

- Ecoute-moi ! parvint-il à crier, pendant que l'autre reprenait haleine. Ecoute donc, au lieu de t'emballer. Un monceau d'or, tu ne saurais qu'en faire. Suis-moi jusqu'au trésor dont j'ai la garde, et je te remettrai un gros sac d'écus sonnants et trébuchants.

Il boitait en faisant une laide grimace, et son accent paraissait sincère. Mais Jacquet se méfiait des promesses diaboliques.

- Dis-tu vrai, Malin ? Je vais m'en assurer. Allons, entre là-dedans, et en route !

Il tendit le sac grand ouvert, et le pauvre diable, encore tout moulu de sa correction, dut s'introduire au fond, en se recroquevillant sur lui-même, tant il craignait d'être à nouveau rossé.

Jacquet, chargeant sur ses robustes épaules l'étrange colis, reprit le chemin des Bois Noirs, qui semblaient se fondre dans l'azur verdâtre du ciel, pendant que l'arête rocheuse du Saint-Vincent se détachait avec des tons d'or, et que la vallée du Sichon, traversée d'ombres légères, prenait des teintes de turquoise.

Quand ils furent à l'entrée du souterrain :

- Dis-moi le mot qui fait s'ouvrir la porte du rocher ; j'entrerai, et si tu restes sage, à mon retour tu seras libre.

C'est ainsi que Satan lui livra la formule magique. Effectivement un grand sac était là, rempli de monnaie d'or. L'homme eut un rire silencieux qui fit plisser ses rides, et sortit satisfait. Alors il voulut compter sa richesse. Les pièces d'or étaient rouges comme braise, et lui brûlèrent les doigts. Il jura. Son prisonnier n'en menait pas large.

Alors, reprenant son fardeau, Jacquet descendit jusqu'à Ferrières et s'en alla tout droit trouver Fauveau, le forgeron.

- Pourrais-tu m'aplatir ce colis, à grands coups de marteau ?

Et il jeta le diable avec le sac sur l'enclume. Fauveau prit un énorme marteau, et Jacquet l'imita ; puis tous deux, en cadence, frappèrent comme s'ils battaient du fer chaud<sup>15</sup>.

Quand ils jugèrent l'aplatissement complet, les deux compères burent un pichet de cidre et défirent les liens du sac, pour voir l'état de leur victime. Le diable était mince comme une galette, et semblait fort mal en point. Mais à peine l'eurent-ils vidé sans douceur sur une roue de charrette qu'il s'éclipsa sans demander son reste, dans un nuage de soufre, pendant que ses bourreaux riaient à gorge déployée.

C'est ainsi que Jacquet ne put conquérir l'or de Pyramont, et que, par contre, il eut la joie de rosser le Malin.

**Côte 1958**, pages 97-102.

---

<sup>15</sup> Prosaiquement, on bat au bourg de Ferrières, à coups de gros marteaux sur l'enclume, le produit du tréfonds du Saint-Vincent.

## LE TRESOR DU SAINT-VINCENT : FORTUNE D'UN MERE

L'échange d'un nourrisson contre une brassée d'or n'est pas sans rappeler certaine phase symbolique de l'opération alchimique, autre art du feu...

On prétend que de précieux trésors étaient cachés dans le château de Pyramont, et commis à la garde du diable et de ses acolytes, qui chassaient à coups d'épieux les individus qui tentaient d'enlever ces richesses. [...] Mais s'en rendre maître n'est pas une tentative facile, bien qu'il ne soit plus nécessaire de faire un pacte diabolique. La caverne, dans laquelle ce trésor est renfermé, s'entrouvre tous les siècles une fois, le jour des Rameaux pendant que le prêtre, au retour de la procession, pratique les cérémonies en usage pour faire ouvrir les portes de l'église. Ce jour donc, on peut entrer dans la caverne et puiser à cet autre Pactole ; mais au moment où l'église s'ouvre, l'ancre se referme, et malheur à l'homme cupide qui s'y trouverait dans cet instant ; le soleil ne se lèverait plus pour lui. Une circonstance étrange, c'est que les années pendant lesquelles ce trésor est accessible ne se succèdent pas à des intervalles de temps égaux ; on a vu, dans l'espace de deux cents ans, la grotte s'ouvrir deux années de suite. Une femme, qui voulait lancer un de ses enfants dans la carrière de la fortune, entra dans la caverne avec son dernier né à la mamelle, et le posa sur un monceau d'or, pour remplir son tablier des fragments du précieux métal ; heureuse de tant de richesses, elle les porta, en toute hâte, à sa demeure, et revint bientôt pour reprendre son enfant, un trésor non moins précieux ; mais la caverne souterraine s'était refermée. La pauvre femme, pendant une année, fut en proie au plus violent désespoir ; elle se croyait séparée pour l'éternité de ce qu'elle avait de plus cher au monde ; mais, comme si Dieu eût pris pitié des larmes et de l'affliction de cette mère désolée, la caverne se rouvrit l'année suivante ; cette femme rendit bien vite l'or qu'elle avait si ardemment souhaité, reprit son enfant, qui n'avait pas bougé de place, et qui avait vécu, comme par miracle, dans cette ténébreuse retraite, et elle put encore l'abreuver à sa mamelle non tarie.

**Batissier 1837**, page 293<sup>16</sup>.

Quelqu'un qui saurait choisir le moment, s'en emparerait sans *âme-débourser* : la caverne où ces monceaux d'or sont cachés s'entrouvre une fois par siècle, le jour de Pâques fleuri, tandis que le prêtre, au retour de la procession, prononce les paroles auxquelles doivent s'ouvrir les portes de l'église. Mais l'on conçoit que l'heure où le temple s'ouvre est celle où l'ancre infernal se referme ; si, captivé par une ambition démesurée, on laisse arriver l'instant de cette fermeture sans être ressorti de ces profondeurs aurifères, c'en est fait, le soleil ne se lèvera plus pour le malheureux

---

<sup>16</sup> Ce récit est cité littéralement par Delaigue, pages 256-257.

retardataire. Cette légende a toutefois des variantes : une femme entra un jour dans la caverne avec son enfant à la mamelle, et le posa, plus richement que mollement, sur un tas d'or, pour remplir son tablier des fragments du séducteur universel. Pliant sous le faix, elle retourna à sa demeure, laissant l'innocente créature endormie sur ce pactole souterrain. Mais elle se hâta de revenir pour emporter l'enfant... Hélas ! l'ancre s'était refermé... Au milieu de son désespoir, cent fois durant l'année qui s'écoula après cet événement, la pauvre mère jura qu'elle donnerait tout l'or qu'elle avait pris et mille fois davantage pour ravoir l'autre trésor qu'elle avait perdu. Dieu eut pitié de sa douleur : au jour des Rameaux de l'année suivante, le souterrain se rouvrit ; la mère désolée en fut avertie miraculeusement, et reprenant dans son tablier l'or qu'elle avait emporté du lieu maudit, elle l'y reporta... Son enfant était là, dormant avec calme et plein de vie ; elle se hâta de lui rendre son sein qui, pour complément de la grâce divine, n'était pas encore tari.

**Touchard-Lafosse 1841**, pages 8-9.

On peut s'emparer de ce trésor sans faire de pacte diabolique, car le souterrain qui le renferme s'entrouvre une fois tous les siècles le jour des Rameaux, au moment où le prêtre, au retour de la procession, pratique les cérémonies en usage pour faire ouvrir les portes de l'église. Ce jour donc, on peut entrer dans la caverne et puiser au trésor ; mais au moment où l'église s'ouvre, l'ancre se referme, et malheur à l'homme cupide qui s'y trouverait pris à ce moment.

**Piquand 1936-53**, page 601.

La femme et le trésor

On raconte aussi l'aventure de cette femme, pauvre et ambitieuse, qui voulait à tout prix enrichir ses fils, et qui avait appris que le Malin ouvre la porte, une fois par siècle, le jour des Rameaux, à l'heure précise où, dans chaque paroisse, au retour de la procession, le prêtre frappe trois coups avec la croix aux portes de l'église. Son dernier-né était encore à la mamelle. Sans rien dire à personne, elle l'emporta sur son bras, et attendit l'heure fatidique. Au moment précis où la procession rentrait dans l'église, un énorme rocher se déplaça, découvrant une caverne béante. La mère avait toujours son enfant sur le bras, et devant elle s'étalait une fortune immense, un monceau d'or. Mais le temps était limité, car l'ouverture se refermait dès que les derniers fidèles avaient franchi le seuil de l'église.

Pour agir plus vite et apporter une plus grande charge du précieux métal, la jeune femme déposa son fils sur un coin du tas d'or et remplit son tablier à le faire craquer. En hâte, elle sortit, déposa les lingots au pied d'un arbre, sous

les feuilles mortes, et fit une seconde fois le court trajet. Comme elle revenait haletante, pour reprendre son bébé, devant elle soudain la caverne se referma sur l'enfant qui dormait.

La malheureuse hurla de désespoir, et se meurtrit les poings contre le granit. Puis elle revint dans sa chaumière, sanglotante et prostrée, incapable de dire un mot, même pour expliquer ce qui s'était passé. Tout le monde au hameau croyait qu'on lui avait jeté un sort, et nul n'avait découvert le tas d'or dissimulé entre les racines noueuses d'un grand chêne.

Un an s'écoula ainsi, et Dieu eut pitié d'elle. Au matin des Rameaux, portée par un appel mystérieux, la femme revint au Saint-Vincent, reprit tout l'or dans son tablier, et attendit. Comme l'année précédente, le roc se déplaça ; alors elle remit sur le tas cet or tant convoité, et trouva son enfant qui n'avait pas bougé dans les ténèbres. Il dormait, paisible comme si sa maman l'avait couché peu auparavant. Et la femme rentra, son enfant sur les bras.

**Côte 1958**, pages 94-95.

Une légende similaire est associée aux Pierres Giraud<sup>17</sup> sur l'actuelle commune d'Archignat, à l'ouest de l'Allier, à la frontière avec la Creuse. Octave Louis Aubert, qui la rapporte, indique qu'une « légende à peu près semblable » est également rattachée à un « amoncellement de gros blocs de granit appelé le Rocher du Rocmié », « sur la route d'Hérisson à Châtel ».

On assure que ce rocher pivote sur lui-même et découvre des barriques d'or le dimanche des Rameaux, entre l'instant où le prêtre frappe du pied de la croix à la porte de l'église et celui où s'en ouvrent les vantaux. C'est l'affaire de quelques secondes. Celles-ci doivent suffire à l'audacieux qui se tiendra prêt à se saisir de ces diaboliques richesses.

Il lui faudra agir très vite, s'il ne veut pas tout perdre, ni risquer de ne plus jamais revoir les siens, car la lourde pierre l'écrasera en reprenant sa place.

L'expédition est toujours apparue tellement dangereuse que personne n'a jamais, jusqu'à ce jour, essayé de l'entreprendre. Et puis, pour la risquer, il faudrait manquer la messe, ce que ne saurait faire un bon chrétien.

On dit cependant qu'une femme du pays, un jour, a pu puiser dans le trésor du diable. C'était une malheureuse, demeurée veuve depuis peu de temps, avec un tout jeune enfant. Les soins qu'elle avait prodigués à celui-ci l'avaient retenue chez elle plus longtemps qu'elle ne l'avait pensé et voulu. Elle partit en retard pour se rendre à la messe des Rameaux, portant son petit dans ses bras. Comme elle arrivait, auprès de la grosse pierre des Jarges, elle vit celle-ci tourner sur elle-même, se soulever, laissant à découvert des monceaux d'or.

---

<sup>17</sup> Sur l'hypothèse que nous avons émise concernant les marqueurs de frontière que peuvent constituer les toponymes construits à partir des thèmes *gir* et *ger*, comme Girard et Giraud, voir *Microtoponymie frontalière. Exemple de la commune d'Arfeuilles (Allier)*.



Avec un remarquable esprit de décision, elle posa son enfant à ses côtés, enfouit ses mains dans un tas d'écus, comme elle l'aurait fait dans un sac de blé, et les retira pleines de bonnes espèces sonnantes et trébuchantes qu'elle engouffra dans les poches de son tablier. Si vite qu'elle eut procédé, le temps lui manqua pour relever son enfant avant que la pierre ne reprit sa place et son petit se trouva enseveli sous elle.

La pauvre mère fut en proie à un violent désespoir. Sans cloute était-elle riche à présent, mais à quoi cette richesse allait-elle lui servir maintenant qu'elle était, pensait-elle, à tout jamais séparée du petit être qui, depuis la mort de son mari, était toute sa vie ? Les larmes coulèrent abondamment de ses yeux. Elle se traîna sur les genoux, supplia la pierre de se soulever de nouveau, juste le temps de remettre l'argent qu'elle avait pris et de délivrer son enfant. Ses pleurs et ses prières demeurèrent vaines.

Folle de douleur, elle regagna sa maison, s'y terra comme une bête sauvage et malfaisante au fond de sa tanière. Les pièces d'or s'épalaient sur sa table, devant elle. Qu'allait-elle faire de cet argent maudit ? Elle se reprocha amèrement de n'être pas demeurée pauvre et de s'être laissé tenter. Sa vie eût été matériellement plus dure, mais elle n'aurait pas été sans bonheur. L'amour du petit être, né de sa chair, l'aurait consolée de bien des déboires. Tandis qu'elle n'avait plus aucune affection à qui s'attacher.

On s'étonna tout d'abord dans son voisinage de ne plus la voir sur le seuil de sa porte, son enfant dans les bras. On apprit bientôt – comment ? nul ne saurait le dire – qu'elle avait en sa possession de belles boursées d'or. La malignité des gens ne tarda pas à l'accuser d'avoir vendu son enfant contre argent sonnante. Elle devint moralement de plus en plus malheureuse et demanda à Dieu d'avoir pitié d'elle. Son repentir était tellement grand, tellement sincère que le ciel ne voulut pas que, toute sa vie, elle souffrit de sa faute.

Elle se rendait chaque matin à la chapelle de Fontanat pour y dire sa prière et réclamer le retour de son enfant. Un jour qu'elle était agenouillée devant la statue de saint Pierre, celle-ci s'anima, lui parla et lui dit :

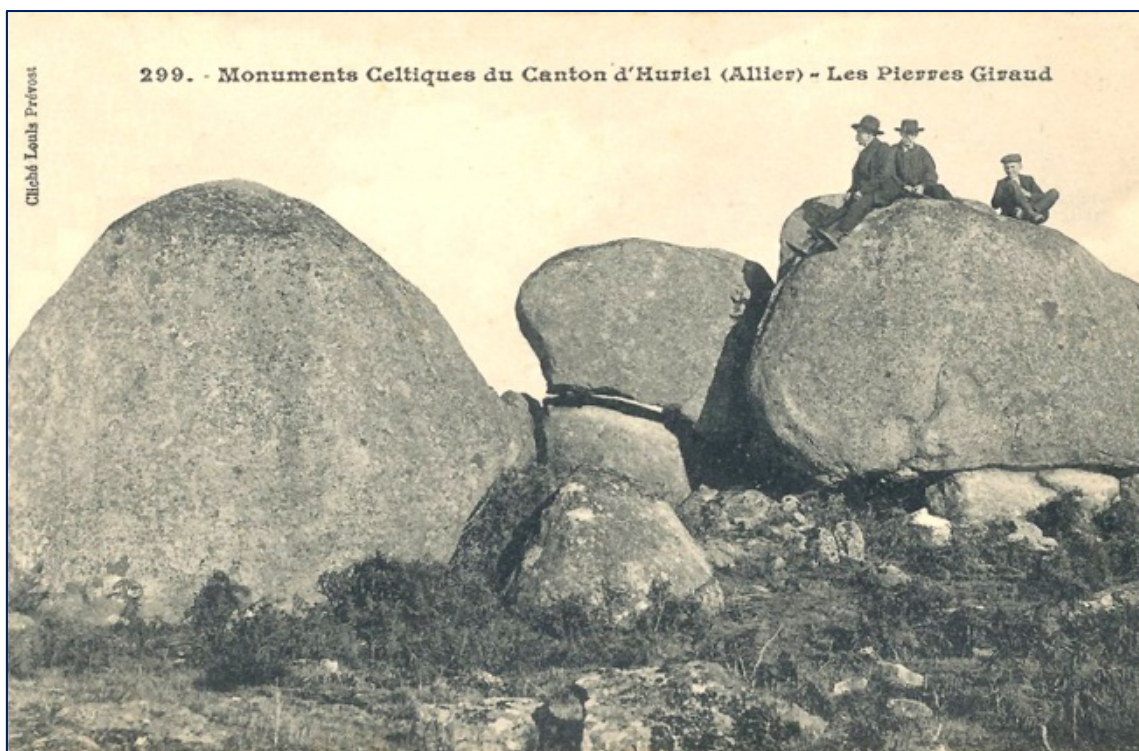
- Tu as commis une grosse faute en te laissant tenter par ce trésor qui s'offrait à ta vue, mais tu étais pauvre et tu pensais pouvoir élever mieux ton enfant avec cet argent. Dieu est prêt à te pardonner, car tu as toujours, depuis, battu ta coulpe avec confiance. Tout l'or qui est en ta possession ne t'est pas nécessaire. Prélèves-en la plus large partie et fais l'aumône autour de toi, répands-le entre ceux de tes semblables qui le méritent, pour qu'ils connaissent tout à la fois un peu d'aisance et de bonheur. Reviens ensuite au prochain jour des Rameaux devant la Pierre de Jarges : attends et espère.

Pleine de confiance en la parole de saint Pierre, pleine de respect aussi, elle accomplit à la lettre tout ce que celui-ci lui avait recommandé. Elle distribua son or à bon escient, fit tout le bien qu'il lui était possible de répandre autour d'elle

et vint tous les matins prier dévotieusement l'apôtre, pour qu'il intercède en sa faveur auprès de Dieu.

Arriva la Fête des Rameaux. La femme alla se placer à la base de la pierre tournante. Elle entendit la cloche de l'église sonner le commencement de la messe. Son cœur s'arrêta de battre. Ses yeux se fixèrent sur l'énorme monolithe et, comme il lui avait été dit, elle attendit et espéra. Tout à coup, la, lourde masse pivota et la pauvre mère devint la plus heureuse des femmes en apercevant, au fond de l'excavation que ses mains avaient creusée dans le tas d'or l'année précédente, son enfant vivant qui souriait en lui tendant ses petits bras. Elle le saisit, le pressa de toutes ses forces contre son sein pendant que la Pierre de Jarges reprenait son immuable immobilité.

Octave Louis Aubert<sup>18</sup>



Les Pierres Giraud à Fontanat

<sup>18</sup> *Légendes traditionnelles du Bourbonnais*, 1946, pages 19-23.

## MIGRATIONS D'UNE ICONE

Les légendes se déplacent, et s'accommodent de lieux différents, très éloignés parfois. Les images saintes peuvent le faire aussi, mais avec manifestement plus de réticence dans le cas de la statue de Vincent Ferrier, tirillée entre la chapelle du rocher Saint-Vincent et l'église de Ferrières...

Au levant du roc, se trouvait une petite chapelle dédiée à saint Vincent. Elle renfermait la statue du saint qui donnait son nom au rocher, et qui existe maintenant dans l'église de Ferrières. Mais ce n'est pas sans peine qu'on la possède, disent les gens du pays ; car trois fois on l'apporta dans l'église, et trois fois elle retourna à sa montagne de prédilection. Ce n'est qu'à la quatrième fois qu'elle voulut bien se résigner à occuper sa nouvelle niche.

**Batissier 1837**, page 293<sup>19</sup>.

Au levant du roc et dans l'espace qui séparait les deux châteaux, s'élevait une petite chapelle dédiée à Saint Vincent : on y vit jadis une statue de ce bienheureux, que les habitants de Ferrières résolurent de transporter dans leur église. Cette translation ne convint pas apparemment au bon Saint, car à quatre reprises différentes, il revint sur la montagne qui avait reçu son nom. Toutefois, se persuadant sans doute que tant d'obstination n'appartenait point au caractère d'un Saint, celui-ci se décida à rester enfin dans sa nouvelle niche.

**Touchard-Lafosse 1841**, page 8.

Après la mort des sires de Greffier et de Pyramont, leurs châteaux abandonnés par tous leurs serviteurs ne tardèrent pas à tomber en ruines, et Satan, qui se considérait comme le légitime héritier de la Sorcière de Pyramont, voulut s'installer en ce lieu et s'emparer des immenses richesses renfermées dans les souterrains. Pour déjouer ses tentatives et éloigner du lieu les esprits diaboliques, les habitants du pays voisin construisirent au sommet du roc, juste sur l'emplacement de l'ancien château, une petite chapelle sous l'invocation et en souvenir de Vincent Ferrier, le célèbre prédicateur espagnol dont le passage dans la région a laissé de nombreuses traces, notamment à Ferrières et aux Acarins. Dès lors la montagne perdit son nom de Pyramont qui sentait trop l'enfer et devint le Roc Saint-Vincent ; le bon saint placé dans la petite niche de la chapelle fit si bonne garde que de longtemps Satan n'eut garde de s'approcher. Malheureusement quand la crainte des habitants se fut dissipée ils négligèrent d'entretenir la chapelle, et celle-ci,

---

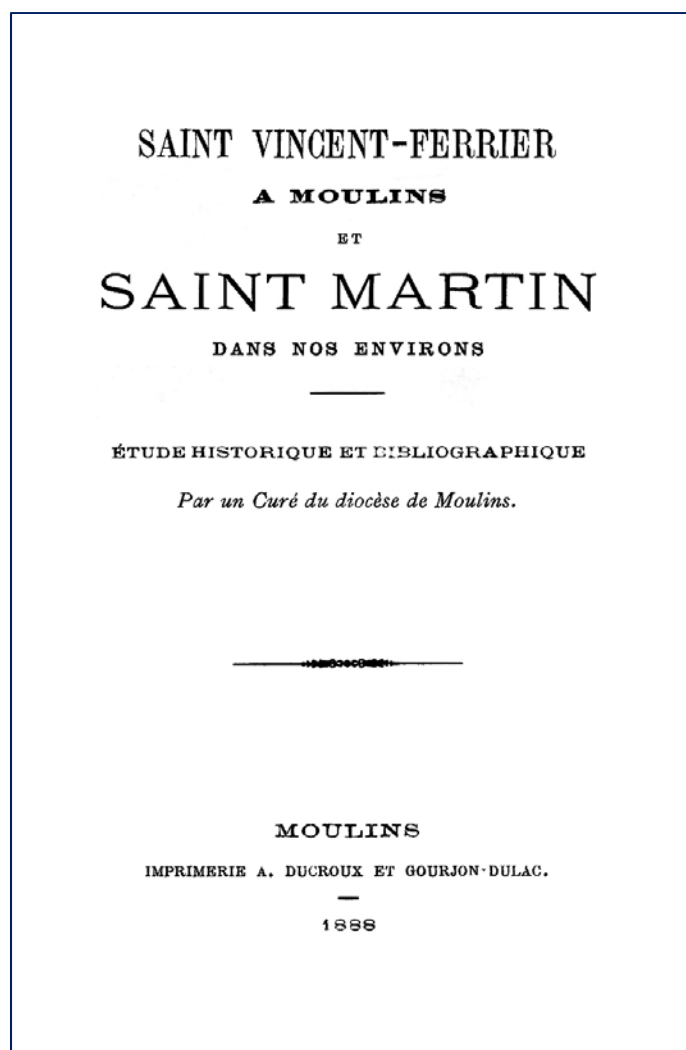
<sup>19</sup> Cette version est toujours celle du *Voyage pittoresque*. Elle est quasi identique à celle du *Guide pittoresque*, page 50 de l'édition de 1837.

bâtie peut-être un peu légèrement, ne tarda pas à tomber en ruines : plutôt que de la réparer on décida de transporter la statue de Saint Vincent dans l'église de Ferrières qui venait justement d'être refaite. Mais, comme si Saint Vincent eut pressenti ce qui allait arriver, ce ne fut pas sans peine qu'il consentit à ce changement de domicile. Trois fois on l'apporta dans l'église de Ferrières, et trois fois il retourna à sa montagne de prédilection et à son poste de combat. Ce ne fut qu'à la quatrième fois qu'il voulut bien se résigner à occuper sa nouvelle demeure.

**Piquand 1936-53**, page 600.

A l'est, il y avait jadis une petite chapelle dédiée à saint Vincent, avec la statue du Saint. Par trois fois, les Farrérauds voulurent emporter le Saint dans leur église, et par trois fois le bienheureux, avide sans doute d'air libre et d'espace, revint à son rocher. Mais les montagnards, tenaces, firent une quatrième tentative, et le Saint, de guerre lasse, ne quitta plus sa niche.

**Côte 1958**, page 93.



Publication de Jean Bletterie, curé de Laprugne